

**Treizième
Festival
du nouveau
cinéma
de Montréal**



The Image of Dorian Gray...

Quelques cinéastes étrangères

Le Festival international du nouveau cinéma de Montréal, du 18 au 28 octobre dernier, avait déjà 13 ans... et plusieurs problèmes d'argent! Pourtant, l'Allemande Ulrike Ottinger y était avec son troublant Dorian Gray, un film qui, comme ceux d'autres cinéastes étrangères, n'échappait pas aux contradictions.

par Diane Poitras et Joyce Rock

Le féminisme n'est plus à la mode. Est-ce pour cela que nous n'osons plus le mentionner? L'une des choses qui m'ont le plus frappée (dérangée et découragée) cette année au Festival du nouveau cinéma, était l'absence de références au féminisme, dans le catalogue, dans les ateliers, dans le discours des cinéastes femmes ou hommes. Considérant le cli-

mat actuel du Québec, je commence à me demander si la répugnance à s'afficher féministe ne fait pas partie d'un plus vaste mouvement de paresse devant toute définition de soi.

Ce qui ne veut pas dire que le festival était sans intérêt. Mentionnons *Un jour, Pina m'a demandé*, de Chantal Akerman, un portrait discret, drôle et captivant de la troupe de danse de la chorégraphe allemande Pina Baush. Avec un appréciable respect, Akerman cède la parole à Pina

qui, quant à elle, ne s'impose pas comme le leader de la troupe. Bien au contraire, le film montre l'intégration géniale des danseurs à leur forme de création. Et contrairement à bien d'autres films sur les «artistes», celui-ci est exempt de prétention.

Il y avait aussi cette *Lucy* de l'Allemagne Verena Rudolph. À 33 ans, la réalisatrice part sur les traces de sa tante Lucy, qui a immigré à New York en 1934. Le film est composé de témoignages d'amies (qu'on suppose amantes) de Lucy, alors qu'elle



Un jour Pina m'a demandé

travaillait dans un bar de Harlem. La beauté de ces femmes et la force de leur affection pour elle confèrent à l'ensemble une émotion intense et très touchante.

Enfin, *Mauvaise conduite*, de Nestor Almendros et Orlando Leal, est un film qui, lors de sa sortie l'hiver dernier, a fait beaucoup de bruit dans les milieux homosexuels et intellectuels de gauche, à Paris comme à New York. Almendros et Leal montrent, par des témoignages, la répression de l'homosexualité à Cuba depuis la révolution. Cette dénonciation est justifiée, bien sûr. Mais en utilisant des situations telles que le soi-disant exode des Cubains vers Miami en 1982, on nous sert une fois de plus la mythologie de la libre expression dans les pays occidentaux et en particulier aux États-Unis. De plus, il est extrêmement regrettable que des intellectuel-le-s de la trempe de Susan Sontag aient prêté leur concours à cette image si arbitraire et simpliste : les bons d'un côté (l'Amérique) et les méchants de l'autre (Cuba). Le silence de Sontag au sujet de l'homosexualité, jusqu'à maintenant, avait été remarqué. Qu'elle ait choisi la situation cubaine pour se prononcer est une décision contestable.

J. R.

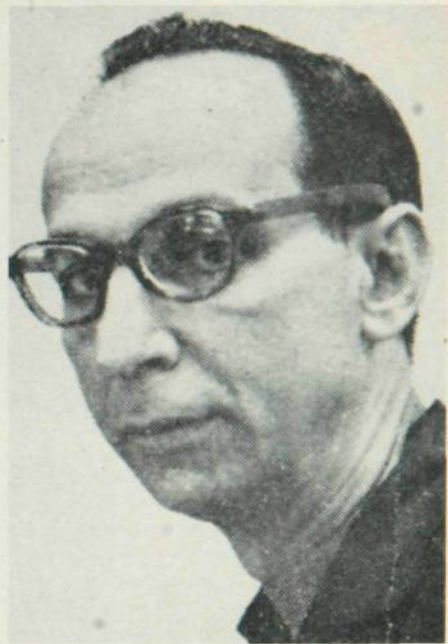
Quant aux autres films du Festival du nouveau cinéma réalisés par des femmes, il faut d'abord mentionner *The Image of Dorian Gray in the Yellow Press*, d'Ulrike Ottinger. Elle a du cran, cette Allemande ! *Dorian Gray* est un film déroutant, qui a soulevé des réactions très diverses. Chose certaine, il révèle une réalisatrice courageuse qui n'a pas misé sur la facilité, loin

de là, pour s'attirer la faveur du public. Les personnages sont dessinés à gros traits : le héros, à mon souvenir, ne dit pas plus de dix lignes ; certaines scènes se transforment parfois pour devenir de l'opéra, du théâtre et... le tout dure 150 minutes ! J'ai trouvé des longueurs mais je n'ai jamais eu envie de quitter la salle. Car ce film est un tour de force cinématographique : les décors, costumes et maquillages sont d'une grande beauté et soulignés par des éclairages recherchés. Il est très agréable de voir une telle maîtrise du média et une telle perfection chez une femme cinéaste.

Quant au contenu, je dois dire qu'il me laisse perplexe. L'histoire est vieille comme le capitalisme : une femme, magnat de la presse, crée un être fictif, un homme (mais très androgyne et joué par une femme), Dorian Gray, pour le livrer en pâture à son public – surtout des femmes, il va sans dire. Lorsqu'elle aura épuisé ce personnage, elle n'aura qu'à le détruire et à trouver autre chose pour continuer à mousser les ventes. L'originalité du sujet tient au fait que cette fois le pouvoir est entre les mains d'une femme (jouée par Delphine Seyrig). Cette image de femme omnipotente est un peu dérangement.

Mais plus dérangement encore : les scènes de *strip-freak-show*. Si je n'avais pas su que ce film était l'oeuvre d'une femme, j'aurais sûrement pensé : « Encore un de ces mâles qui nous livre ses fantasmes délirants ! » Les lesbiennes punk qui s'embrassent, les homosexuels qui se séduisent et se tuent à coups de couteaux, les siamoises thaïlandaises qui séduisent le jeune héros ; tout ceci m'aurait fait crier au voyeurisme mâle, je dois l'admettre.

For Love or Money, de Megan McMurchy,



Mauvaise conduite



Low Visibility



Lucy



CINÉMA

For Love or Money

Jeni Thornley et Margot Oliver est un projet ambitieux: l'histoire du travail salarié des femmes en Australie depuis les tout débuts de la colonie! De quoi faire peur à n'importe quelle cinéaste. Mais elles n'ont pas eu peur, ces trois femmes. Et surtout, elles ont réussi à donner beaucoup de vie à un sujet ardu.

Un choix heureux des réalisatrices: miser sur la voix *off* et, tant qu'à faire, en pousser l'utilisation jusqu'au bout. Il n'y a, je crois, que deux entrevues dans ce long-métrage. Tout le reste du texte est basé sur des extraits de lettres, de journaux intimes, de discours et d'articles

d'époque. Le commentaire, parfois poétique, est très loin de cette sempiternelle voix *Dieu-le-père* qui, à tout moment, explique au public ce qu'il doit penser de ce qu'il voit. La bande sonore est extrêmement riche, jamais à la remorque de l'image. Les deux éléments (sonore et visuel) s'entraînent et se complètent merveilleusement bien.

Malheureusement, la fin tombe un peu dans le Jello: le film se termine avec beaucoup de pistes ouvertes, beaucoup de filons qui restent suspendus, dans les airs. On sent la difficulté des réalisatrices à tenir une analyse cohérente du mouve-

ment féministe actuel. Et puis donner une fin à un projet d'une telle envergure n'est pas une mince affaire.

On se laisse prendre à ce film et c'est d'autant plus agréable que le documentaire, de nos jours, a bien mauvaise image et de moins en moins d'adeptes. J'ai même entendu un critique de cinéma lancer, à propos d'un autre film: «C'est un documentaire, mais c'est bon quand même!»

Et enfin, *Low Visibility*, de Patricia Gruben. La première demi-heure de ce film canadien m'a exaspérée. Mais voilà qu'un autre quart d'heure plus tard, je réalise que je m'inquiète pour le personnage, un amnésique soulevant curiosité et spéculations, et je me demande ce qu'il va lui arriver. Bref, je me suis laissée prendre. Dommage que la lenteur du développement dramatique risque de perdre plus d'un-e spectateur-trice.

Patricia Gruben a certainement quelque chose à dire, et son discours ne manque pas d'intérêt. Mais la qualité des dialogues et de l'intrigue est mal supportée par l'image. La vidéo, par exemple, aurait pu être mieux intégrée. Tel quel, elle contribue à appauvrir le film: on n'en sent pas la nécessité et ça dérange beaucoup. Enfin, le film a des qualités qui donnent envie de connaître les autres films de la réalisatrice. **FIN**

D. P.

louise dupré

la peau familière

les éditions du remue-ménage

LOUISE COTNOIR

LES RENDEZ-VOUS PAR CORRESPONDANCE LES PRÉNOMS

les éditions du remue-ménage

Littérature jeunesse

Un été inoubliable

Barbara Smith (avec Maday)

Rosale Côté

La Journée internationale des femmes

les 50 ans de la Journée internationale des femmes

1985

les éditions du remue-ménage

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DE DUPLESSIS

les éditions du remue-ménage

les éditions du remue-ménage

4800 Henri-Julien, Mtl. H2T 2E1 (514) 845-7850